

## **La société est une prison : Dickens et Tolstoï**

En quittant progressivement une vision du monde, qui voit dans la souffrance des hommes une condition pour accéder à une meilleure vie après la mort, les discours sur la prison ouvrent des espaces pour des structures narratives dans lesquelles l'individu assume un rôle plus actif dans la gestion de sa vie sur terre. La liberté devient ainsi une notion, dont le contenu est déterminé par celui qui en jouit. Cette liberté toutefois n'est pas donnée à priori : c'est à l'individu de se l'approprier, de la conquérir, dans le cadre des structures sociales existantes. La condition humaine ne comporte en soi aucune limitation de la liberté : c'est l'organisation sociale, la vie en société, qui est considérée dans ces discours comme étant responsable de toute entrave à l'épanouissement individuel et des injustices dont l'homme est victime.

Dans les textes que nous allons présenter dans cette fiche, l'accent se déplace des contraintes inhérentes à la condition humaine vers celles que la société, créée par les hommes, impose à ses membres. Dans le cadre de la critique sociale que déploient ces discours, la prison n'est plus une métaphore de l'existence terrestre, mais une métaphore de la vie en société : une société dans laquelle la liberté est distribuée de façon inégale.

Parmi les nombreux écrivains du XIXe siècle qui ont abordé le thème de la prison de ce point de vue, Charles Dickens et Léon Tolstoï occupent une place prééminente, non seulement par la qualité de leur écriture, mais aussi par leur qualité d'observateurs attentifs de la société de leur époque. Le premier avec l'ironie, le deuxième au moyen d'une argumentation à la fois rationnelle et chargée d'émotion, les deux écrivains utilisent la prison comme un miroir, dans lequel se reflètent les paradoxes et les contradictions d'une société, dont les conventions et les normes font obstacle à leur liberté.

## 1. Charles Dickens: La version ironique

Auteur de romans considérés comme des chefs-d'œuvre de la littérature du 19<sup>e</sup> siècle, comme « David Copperfield », « Tales of the Two Cities », « Bleak House », **Charles Dickens** (1812 – 1870) a abordé le thème de l'emprisonnement dans plusieurs de ses écrits, et plus particulièrement dans « Little Dorritt ». Moins connu que les autres œuvres de l'écrivain anglais<sup>1</sup>, ce roman frappe le lecteur par une critique de la société londonienne qui, tout en étant empreinte d'humour, n'en est pas moins radicale dans ses conclusions. Sous la plume acérée de Dickens, la prison se présente comme un lieu de convivialité et de liberté, tandis que les aspirations et les rêves des individus dits « libres » s'écroulent sous le poids des contraintes inhérentes à la vie en société, voire de celles que les membres de la société s'imposent à eux-mêmes. Ce n'est donc pas la condition humaine que fait de la vie une prison, comme l'affirmait Thomas More, mais la forme de vie sociale que les hommes ont choisie. Mais si la société apparaît comme un reflet de la prison, il est tout aussi vrai, aux dires de Dickens, que la prison constitue un microcosme à l'image de la société. Ce deuxième aspect se trouve au centre d'un de ses premiers romans, « Les papiers posthumes du Pickwick-Club ».

Charles Dickens, d'origine sociale modeste, n'a jamais été condamné à une peine d'emprisonnement. Son expérience de l'institution carcérale, il la doit au fait que son père, un homme inepte et dissipé, a passé plusieurs mois dans la prison pour débiteurs de Marshalsea, dans la même prison donc dans laquelle se déroule l'histoire de « Little Dorritt ». Cet événement a marqué profondément la vie de l'écrivain<sup>2</sup>, non seulement parce qu'il visitait régulièrement son père, mais aussi et surtout parce que suite à la condamnation de son père, Dickens, à l'époque un petit garçon d'à peine douze ans, a été obligé de prendre le chemin de l'usine et de travailler dans des conditions extrêmement pénibles. C'est pour cette raison que la prison est omniprésente dans les écrits de Dickens. Il en est question non seulement dans « Little Dorritt », mais aussi dans « Tales of the Two Cities », « Great Expectations », « David Copperfield » et « The

---

<sup>1</sup> La seule traduction en français que j'ai trouvée est celle publiée par Hachette en 1894 (!) accessible en partie (jusqu'au premier chapitre du 2<sup>e</sup> tome) sur Internet ([fr.wikisource.org/wiki/La\\_Petite\\_Dorrit](http://fr.wikisource.org/wiki/La_Petite_Dorrit)).

<sup>2</sup> Voir à ce propos la biographie de Peter Ackroyd (Dickens, London, Vintage, 1999), p. 73ff.

Pickwick Papers ». Au cours de ses nombreux voyages à l'étranger, Dickens se faisait un devoir de visiter des prisons, de se renseigner sur les conditions de vie des détenus et de se renseigner sur les réformes mises en place<sup>3</sup>. Mais au-delà de cette véritable obsession pour le monde carcéral, c'est les pauvres, les dépossédés, les marginaux qui étaient l'objet constant de son intérêt et d'une sympathie dépourvue de condescendance. Promeneur infatigable pendant toute sa vie, Dickens n'hésitait pas à s'aventurer dans les quartiers les plus sordides de Londres et à prendre connaissance des conditions déplorables dans lesquelles vivaient à l'époque les couches les plus démunies de la population.

Publié la première fois en 1855, « Little Dorritt » raconte l'histoire d'une jeune fille, Amy Dorritt, qui s'occupe de son père William, incarcéré pour dettes, et lui sacrifie son enfance et sa jeunesse. Lorsque William Dorritt, grâce à un héritage inattendu, est à même de payer ses dettes et quitte la prison en homme riche, il s'avère incapable de gérer sa fortune de façon responsable. Imbu de lui-même, confondant ses rêves avec la réalité, il retrouvera la prison, juste avant de mourir. L'histoire de William Dorritt s'entrecroise dans le roman avec celle de Arthur Clennam, un jeune homme honnête et timide, confident et protecteur de Amy, qui va également être emprisonné à la suite d'une fraude dont il a été la victime. Paradis pour le premier, enfer pour le deuxième, Dickens se sert de la mise en parallèle de ces deux expériences de la prison pour souligner la primauté des individus sur les institutions qui les prennent en charge. Ce n'est pas la prison qui fait l'homme, nous suggère l'écrivain anglais, mais bien l'homme qui fait la prison.

---

<sup>3</sup> § In his own life he never ceased to be affected and intrigued by prisons; he visited them often, almost as a matter of routine, and on his visits to other countries never failed to pay attention to their penal institutions. Imprisonment was with him everywhere... (Ackroyd, op. cit., p. 79). Les remarques de Dickens sur le système pénitentiaire américain et en particulier sur l'isolement des détenus sont très critiques : § I believe that very few men are capable of estimating the immense amount of torture and agony that this dreadful punishment, prolonged for years, inflicts upon the sufferers... I hold this slow and daily tampering with the misteries of the brain, to be incommensurably worse than any torture of the body (C. Dickens, American Notes, London, MacDonald, 1850, p. 129/142).

Ceci se traduit dans « Little Dorritt » par un renversement, à première vue paradoxal, des relations entre « dedans » et « dehors », qui n'est pas sans rappeler certains passages des « Mémoires de la maison des morts » de Dostoïewski. Il suffit de changer l'angle de vision et voilà que la liberté et la convivialité passent de l'autre côté de la barrière : la prison de Marshalsea devient pour William Dorritt le paradis, la société l'enfer.

Mais un tel renversement ne peut avoir lieu qu'après avoir rappelé au lecteur les représentations conventionnelles associées à l'emprisonnement. Dans le premier chapitre Dickens décrit la prison de Marseille par le contraste entre la lumière qui se dégage de la ville et la noirceur qui règne à l'intérieur de la cellule :

*“Tout y sentait la prison. L'atmosphère emprisonnée, le jour emprisonné, l'humidité emprisonnée, les hommes emprisonnés ; tout enfin était détérioré par la captivité. De même que les prisonniers semblaient flétris et hagards, de même le fer était rouillé, les pierres étaient visqueuses, le bois pourri, l'air raréfié et le jour incertain. Pareille à un puits, à un caveau, à une tombe, la prison ne se doutait seulement pas de l'éclat extérieur” (Tome I, chap. 1).*

La description de cette « prison abominable », de ce trou à l'abri de la lumière et de la vie, l'exagération des contrastes, l'accent mis sur la détérioration et le manque : tout ceci nous porte à croire que la prison, un véritable enfer, est le lieu de toutes les souffrances et de toutes les privations. Peu à peu toutefois cette première impression s'estompe et fait place à une vision plus nuancée. Au regard de l'extérieur se substitue le regard de l'intérieur. Par ce changement de perspective, Dickens nous montre ainsi comment les prisonniers réussissent à percevoir les murs qui les enferment et que la noirceur dans laquelle ils sont plongés vient de l'extérieur. La conversation entre monsieur Rigaud et Cavalletto, les deux prisonniers, nous montre jusqu'à quel point la vie derrière les barreaux ne fait que reproduire les rapports sociaux existant à l'extérieur. Rigaud, le méchant dans le roman de Dickens, joue au gentleman et se fait servir par son camarade de mésaventure. Cavalletto, un pauvre bougre dehors, se soumet en prison au bon vouloir d'un vaurien sans scrupule qui lui est supérieur. Si Dickens suggérait au début

du chapitre que l'abominable de la prison faisait des prisonniers des hommes abominables, le changement de perspective produit une toute autre image : c'est la noirceur et la méchanceté des êtres humains (ou tout au moins de certains d'entre eux) qui transforme la prison en une tanière nauséabonde. Lorsque Rigaud quitte sa cellule pour être conduit devant le tribunal, l'odeur de pourriture et la noirceur le suivent et se répandent dans la ville. L'éclat du soleil couchant pénètre à travers les barreaux, comme pour souligner le calme et la sérénité qui, après son départ, a envahi la prison :

*“Enfin Jean-Baptiste, libre désormais de choisir entre ces quatre murs l'emplacement où il lui conviendrait de mettre à profit sa faculté de s'endormir quand bon lui semblait, s'allongea sur le banc, le visage renversé sur ses bras croisés, et sommeilla. Sa soumission, sa légèreté, sa bonne humeur, ses colères passagères, sa facilité à se contenter de pain dur et de pierres plus dures encore, sa facilité à s'endormir, ses élans et ses boutades en un mot, faisaient de lui un véritable enfant de la terre sur laquelle il était né” (Tome I, chap. 1).*

De Marseille à Londres, de l'emprisonnement à la vie en liberté : le changement de décor replonge le lecteur dans la grisaille des quartiers pauvres de la métropole anglaise. La palette de couleurs, dont se sert Dickens, est à quelques détails près la même dont il s'est servi pour décrire la prison de Marseille. Y dominent les teintes sombres et les odeurs nauséabondes (gloomy, stale, hideous), les bruits assourdissants (dissonance, sharp, cracked, trobbing, jerking, tolling), le vide (nothing...nothing) et des expressions empruntées au vocabulaire de l'enfermement et du déterminisme (close, condemned, penitential, despondency, bolted, barred). Les rues sont grisâtres comme les uniformes des bagnards. Les habitants, condamnés à une vie de misère, promènent leur regard vide sur un environnement déprimant par sa monotonie :

*“Mille rues attristées et repentantes, revêtues d'un cilice de suie, plongent dans un désespoir affreux l'âme des gens que l'ennui condamne à regarder par les fenêtres. [...] Rien à voir que des rues, des rues, des rues ! Rien à respirer que des rues, des rues, des rues ! Rien qui puisse changer un peu et rafraîchir l'esprit usé par la fatigue ! Le travailleur épuisé n'a qu'une seule manière d'employer son temps : c'est de comparer la*

*monotonie de son jour de repos avec la monotonie des six jours précédents, de songer à la triste existence qu'il a menée... Quel besoin profane pouvaient éprouver un million d'individus qui travaillaient six jours de la semaine, au milieu de ces objets dignes de charmer des bergers d'Arcadie, dont la délicieuse uniformité les poursuivait depuis le berceau jusqu'à la tombe ? Quel besoin profane de changement voulez-vous qu'ils éprouvent le septième jour ?" (Tome I, chap. 3).*

Mais si la société est une prison pour les pauvres et les démunis, elle l'est aussi pour les nantis. Dickens nous propose dans « Little Dorritt » toute une galerie de personnages qui, malgré ou à cause de leur fortune, s'enferment dans leur arrogance égoïste, dans leurs affaires plus ou moins légales, dans une morale hypocrite, voire dans leur soif de richesse et de pouvoir. Tandis que les pauvres sont obligés de s'installer dans la prison de leur vie quotidienne, les bourgeois s'enferment eux-mêmes dans leurs maisons et se comportent comme des détenus<sup>4</sup>, coupables d'une faute dont le sens leur échappe. Un exemple en est la mère d'Arthur Clennam, un des personnages clé du roman :

*Mais qu'il me regarde, moi, qu'il trouve emprisonnée et enchaînée ici. J'endure tout cela sans me plaindre, parce qu'il a plu au Seigneur de m'imposer cette existence en réparation de mes péchés" (Tome I, chap. 5).*

*Pendant que ces événements se passaient, la maison de Mme Clennam n'avait rien perdu de son aspect lugubre, et la malade continuait à y mener la même existence uniforme. Le matin, l'après-midi, le soir, s'y succédaient avec la même monotonie : c'était le retour maussade du mouvement d'une machine sans cesse remontée, la chaîne d'une horloge qui s'enroule et se déroule toujours" (Tome I, chap. 29).*

Lorsque Amy Dorritt se trouve confrontée, après que son père ait quitté la prison, avec cette même société, elle ne peut s'empêcher de penser qu'elle a tout simplement changé de cellule. Les milieux que son père l'oblige à fréquenter lui rappellent la prison de

---

<sup>4</sup> Voir à ce propos Ackroyd, p. 79

Marshalsea et ses habitants. Certes, les cellules sont peut-être un peu plus confortables, mais ceci ne change rien à l'impression d'enfermement qui s'en dégage. Par la bouche de la petite Dorritt, Dickens brosse un portrait on ne peut plus cinglant de la bonne société londonienne de l'époque, qui contraste avec la sympathie compatissante dont il fait preuve lorsqu'il s'agit de décrire les pauvres qui ont su conserver leur dignité :

*« La petite Dorritt avait l'impression que la société, dans laquelle ils évoluait maintenant, ressemblait étrangement à une prison comme celle de Marshalsea. Tous ces gens se rendaient à l'étranger pour les mêmes raisons que d'autres étaient amenés en prison : à cause des dettes ou de leur indolence, par curiosité ou à cause de leur incapacité à vivre convenablement chez eux. Ils flânaient dans les églises et les galeries d'art aussi tristes que les détenus pendant leur promenade dans la cour de la prison. Ils ne savaient que rarement ce qu'ils voulaient, et ne faisaient pas ce qu'ils voulaient faire : comme les débiteurs emprisonnés. Ils payaient cher pour un confort douteux et se plaignaient d'un endroit qu'ils avaient louangé auparavant. [...] Comme les détenus, ils n'étaient pas capables de se concentrer sur quelque chose. Comme les détenus, ils se corrompaient mutuellement et se laissaient aller mollement dans une vie de paresse » (Tome II, chap. 7).*

Mais si la soi-disant liberté ressemble à cela, que peut donc signifier sa privation ? La plume de Dickens nous propose une image de la prison, dans laquelle les détenus trouvent non seulement un refuge les protégeant des soucis et des tracas de la vie quotidienne, mais aussi la convivialité, le respect mutuel, l'authenticité. La prison de Marshalsea devient un lieu de liberté, de vie, d'épanouissement : le lieu de toutes les qualités qui font défaut à l'extérieur.

L'entrée en prison de William Dorritt, loin de reproduire les cérémonies de dégradation analysées par Garfinkel et Goffmann, ressemble plutôt au déménagement dans une nouvelle maison. La gentillesse du gardien, la normalité de la procédure, la conversation on ne peut plus banale entre celui qui est enfermé et celui qui enferme : tout ceci contribue à mettre en place une atmosphère détendue empreinte de familiarité. L'ironie amusée de Dickens fait passer à l'arrière-plan le délabrement des lieux et tous les

aménagements de la prison qui symbolisent la privation de la liberté, en attribuant aux aspects négatifs de l'enfermement des connotations positives :

*“Ici, nous sommes tranquilles ; ici, on ne vient plus nous tourmenter ; ici, monsieur, il n’y a pas de marteau pour aider vos créanciers à tambouriner sur votre porte et à vous faire trembler dans votre peau ; ici, personne ne vient demander si vous êtes à la maison et déclarer qu’il n’ôtera pas les pieds du paillason de votre antichambre jusqu’à ce que vous soyez rentré ; ici, personne ne songe à vous adresser des lettres menaçantes pour vous demander de l’argent : c’est la liberté, monsieur, la vraie liberté.*

*Partout ailleurs les gens sont soucieux, tourmentés, pressés, inquiets de ceci ou de cela. Ici, quelle différence, monsieur ! Nous avons passé par toutes ces phases, nous avons subi les dernières rigueurs du sort ; nous sommes arrivés au fond de l’abîme, et qu’avons-nous trouvé ? la paix” (Tome 1, chap. 6).*

Dans son insouciance et sa naïveté, William Dorrit prend ces mots au sérieux et s’installe sans trop d’appréhension dans ce calme que la prison lui offre :

*“On l’avait mis sous clef, mais la clef qui l’empêchait de sortir défendait à maint ennui d’entrer. Si le prisonnier eût été doué d’assez d’énergie pour faire face à ces ennuis et les combattre, peut-être aurait-il rompu les mailles du réseau qui l’enveloppait, peut-être aussi son cœur se fût-il brisé à la tâche ; mais étant ce qu’il était, il se laissa glisser avec langueur le long de cette pente, sans faire un pas de plus pour se relever” (Tome I, chap. 6).*

Le père de la petite Dorrit trouve dans la prison non seulement le calme et la sérénité, mais aussi un contexte de vie qui met en valeur ses défauts et le confirme dans sa folie des grandeurs. Il devient ainsi le « roi de Marshalsea », reçoit en audience les nouveaux arrivants, donne des conseils en échange des quelques sous, exige des marques de respect. C’est par ce moyen que Dickens nous rend attentifs au fait que la transformation de la prison en un lieu de convivialité ne peut avoir lieu qu’en fonction du caractère et de la personnalité de William Dorrit, sans aucun doute un sosie du père



de l'écrivain. Pour d'autres personnes (comme par exemple Arthur Clennam à la fin du roman) l'emprisonnement donnerait lieu à des réactions tout à fait différentes. Mais le « roi de Marshalsea » a trouvé dans la prison ce qui convient le mieux à ses faiblesses et à sa maladresse, ceci d'autant plus qu'aucun sentiment de culpabilité vient troubler son esprit. La prison que nous peint Dickens est celle que William Dorritt construit pour se donner bonne conscience : un monde imaginaire qui le protège des exigences de la réalité. Avec une suffisance qui frôle la folie, Dorritt mélange morale et hypocrisie, être et paraître, rêve et réalité. Si ces illusions persistent après la sortie de prison, c'est qu'il ne s'agit pas d'un retour dans les soucis et les misères de la vie ordinaire, mais d'un passage à un autre monde imaginaire, celui des nantis, qui essaient d'oublier leur désarroi en se promenant dans toute l'Europe. Plus que d'un élargissement, il s'agit d'un transfert d'une prison à une autre. À la fin du roman, lorsque la vraie folie s'empare de William Dorritt, nous ne sommes pas étonnés de le voir retourner en prison. La vraie vie, affirme le protagoniste du roman, a lieu à Marshalsea. Mais ce n'est pas la prison qui en fait un paradis, c'est les personnes qui y sont enfermées. La lumière qui envahit les cellules jaillit de la bonté et de la sincérité de ses habitants, sans lesquels Marshalsea ne serait qu'un tas de briques.

Dickens ne fait pas partie de ces écrivains romantiques qui, comme Stendhal dans « La chartreuse de Parme », ont glorifié la prison en faisant l'éloge de la solitude et de l'éloignement du « monde », sans se référer à des rapports sociaux concrets. La vision de Dickens est plus complexe et plus différenciée. Par le renversement rhétorique entre dedans et dehors, par l'ironie qui empreigne son discours, l'écrivain anglais met en relief les contradictions et les contraintes d'une société qui, au nom de la liberté, semble vouloir y renoncer. Ni la liberté, ni sa privation, ne peuvent être imposées à l'individu. C'est ainsi que la prison assume des significations différentes et que ces significations sont construites par ceux qui en font l'expérience.

Si pour William Dorritt la prison de Marshalsea représente une île de paix dans un monde hostile, il en va tout autrement chez Arthur Clennam. Sincère, sensible, honnête, Clennam souffre en prison : non à cause des conditions de vie derrière les barreaux, mais par le sentiment de culpabilité qui l'envahit. Victime d'une fraude et ayant ainsi

perdu l'argent qu'un ami lui avait confié, Clennam ne se laisse pas glisser dans le calme trompeur de l'enfermement, mais, se considérant responsable, cherche dans la prison le châtement qu'il pense avoir mérité. S'il accepte la punition qu'on lui a infligée, ce n'est pas pour régler un compte ouvert avec la société, mais pour satisfaire un besoin profond de justice, tout en sachant que même la peine la plus sévère ne pourra pas racheter son « crime ». Son sens moral ne lui permettant pas d'invoquer des circonstances atténuantes, Clennam utilise la prison pour réfléchir sur son passé, en renonçant à la vie :

*“L'emprisonnement commençait à l'affecter. Il se morfondait et se laissait aller à la paresse. Après avoir observé les effets qu'exerçait l'enfermement dans les quatre murs de son étroite cellule, il sentit la peur l'envahir. Évitant le regard observateur des autres et de soi-même, il commença à changer. Tout le monde se rendait compte que l'ombre des murs assombrissait son âme » (Tome II, chap. 28).*

Le poids de la prison est le poids de la culpabilité assumée et de la sincérité du repentir. On ne peut pas aimer la prison, si on se sent coupable :

*“L'amertume du chagrin et les remords sont de mauvais compagnons pour un détenu. Broyer du noir toute la journée et se priver de repos la nuit ne sont pas un bon remède contre la misère. Le matin suivant, M. Clennam eut l'impression que son état de santé s'affaiblissait, comme son courage, et que le poids de sa situation finirait par l'écraser. [...] Il fut envahi par une agitation brûlante, par une impatience atroce, comme peut en provoquer la prison, convaincu que son cœur se briserait bientôt et qu'il finirait sa vie derrière les barreaux. Son dégoût et son aversion envers cet endroit était tel, qu'ils l'empêchaient de respirer » (Teil II, Kap. 29).*

Pour les malfaiteurs comme Rigaud, par contre, coupables et fiers de l'être, la prison constitue en quelque sorte la « médaille », la confirmation de leur méchanceté, pour

autant que les privations qu'elle impose soient à la hauteur des crimes commis<sup>5</sup>, comme c'est le cas pour la prison de Marseille. Marshalsea, que William Dorrit considère comme le paradis sur terre, n'est selon Rigaud qu'un asile pour des pauvres d'esprit :

*“Comment ! La vieille prison, un vrai enfer, était vraiment magnifique comparée à celle-ci. Les barreaux et les pierres avaient une certaine dignité, c'était une prison pour hommes. Celle-ci par contre... Un asile pour débiles mentaux !” (Tome II, chap. 28).*

Selon Dickens, c'est donc l'expérience de la prison dans toute sa subjectivité qui donne forme à la privation de la liberté et, par conséquent, à son impact sur les individus. Nous retrouvons cette même approche dans son premier roman, « The Pickwick Papers »<sup>6</sup>, publié en 1836 sous le pseudonyme de « Boz ». Dickens y raconte les aventures cocasses de Samuel Pickwick et de ses amis, membres du Pickwick Club. Représentant de la bonne société londonienne, gentleman un peu naïf, Samuel Pickwick est cité devant le tribunal par sa logeuse, qui lui reproche de ne pas avoir donné suite à une promesse de mariage et lui demande dommages et intérêts. Convaincu de son innocence, Pickwick refuse de payer et se voit ainsi incarcéré dans la prison pour débiteurs « The Fleet ». À travers le regard étonné de M. Pickwick, Dickens nous fait découvrir toute une galerie de personnages, chacun entretenant avec la prison un rapport différent. Il y en a qui souffrent, il y en a qui s'amuse, il y en a que tout cela laisse indifférent. Certains jouissent de tout le confort que leur argent peut leur procurer, d'autres sont dans le dénuement le plus complet. La première impression est toutefois celle d'un endroit, où tout le monde semble pouvoir continuer à mener la même vie qu'à l'extérieur, à s'adonner aux mêmes vices qui étaient les leurs en liberté :

---

<sup>5</sup> Nous retrouvons des considérations semblables dans le „Miracle de la rose“ de Jean Genet. Voir le chap. 6.

<sup>6</sup> Charles Dickens, *The Pickwick Papers*, Oxford, Oxford University Press, 1988. Voir en particulier les chap. 40 à 47. Traduction en français : *Les papiers posthumes du Pickwick-Club*, Paris, Gallimard, 1958. Les citations incluses dans ce chapitre sont tirées de la traduction disponible dans Wikisource ([fr.wikisource.org/wiki/Les\\_Papiers\\_posthumes\\_du\\_Pickwick\\_Club](http://fr.wikisource.org/wiki/Les_Papiers_posthumes_du_Pickwick_Club)).

*« Ce qui me frappe, Sam, dit M. Pickwick, en s'appuyant sur la rampe de fer de l'escalier, ce qui me frappe, c'est que l'emprisonnement pour dettes est à peine une punition.*

*Vous croyez, monsieur ?*

*Vous voyez comme ces gaillards-là boivent, fument et braillent. Il n'est pas possible que la prison les affecte beaucoup". (Chap. 41)*

C'est Sam, ami et serviteur de M. Pickwick, qui lui explique comment fonctionne la vie dans une prison pour débiteurs et comment les détenus « importent » en quelque sorte leur mode de vie derrière les murs, tout en s'adaptant aux exigences de leur nouvelle demeure. Comme partout ailleurs, c'est l'argent qui fait la différence. Ceux qui ont les moyens peuvent se permettre n'importe quoi, les démunis doivent se contenter de l'ordinaire, fourni par l'administration et financé par des œuvres de charité. En ce qui concerne les effets de la prison sur les détenus, continue Sam, ils sont inexistantes chez les fainéants, sensibles chez ceux qui, dehors, se tuent à l'ouvrage :

*"Ah ! voilà justement la chose, monsieur. Ils ne s'affectent pas, ceux-là. C'est tous les jours fête pour eux, tout porter et jeux de quilles. C'est les autres qui s'affectent de ça : les pauvres diables qui ont le cœur tendre, et qui ne peuvent pas pomper la bière, ni jouer aux quilles ; ceux qui prieraient, s'ils pouvaient, et qui se rongent le cœur quand ils sont enfermés. Je vais vous dire ce qui en est, monsieur ; ceux qui sont toujours à flâner dans les tavernes, ça ne les punit pas du tout ; et ceux qui sont toujours à travailler quand ils peuvent, ça les abîme trop. C'est inégal, comme disait mon père quand il n'y avait pas une bonne moitié d'eau-de-vie dans son grog ; c'est inégal, et voilà pourquoi ça ne vaut rien"<sup>7</sup> (Chap. 41).*

---

<sup>7</sup> Sur les prisons pour débiteurs en Angleterre, voir R. McGowen, *The Well-Ordered Prison*, in: N. Morris and D.J. Rothmans, *The Oxford History of the Prison. The Practice of Punishment in Western Society*, New York & Oxford, Oxford University Press, 1998, p. 71-99. Voir aussi à propos des inégalités inhérentes à une punition Alexandre Soljenizyne : « Des punitions apparemment identiques appliquées à des personnes ayant une sensibilité morale plus ou moins prononcée, à des personnes cultivée ou incultes, à des personnes délicates ou grossières : c'est des punitions complètement différentes » (*L'archipel Goulag*, 2. Volume).

La critique de Dickens cible à la fois la prison et la société. D'une part, la prison est injuste, parce que – étant ressentie différemment par les uns et les autres – elle ne soumet pas tout le monde à la même punition, aux mêmes souffrances. D'autre part les conditions d'enfermement reproduisent les injustices inhérentes aux inégalités sociales. Et si effet il y a, c'est sur les détenus qui en ont le moins besoin. Pendant que les fainéants et les ivrognes invétérés s'en tirent à bon compte, les privations inhérentes à l'enfermement frappent les honnêtes travailleurs de plein fouet.

Pour Samuel Pickwick, habitué à évoluer dans les milieux privilégiés de la bonne société londonienne, son séjour en prison est à la fois déconcertant et révélateur. Déconcertant, parce qu'il est confronté pour la première fois avec un environnement social et physique qui lui est étranger. Révélateur, dans la mesure où ce qu'il observe autour de lui l'amène à prendre connaissance d'un aspect de la réalité qui lui était resté caché. Il n'aurait pas réagi différemment, si, au lieu de la prison, il aurait eu à décrire ce qui se passe dans n'importe quel quartier défavorisé de la capitale anglaise :

*L'endroit était intolérablement malpropre, et l'odeur du tabac y devenait absolument suffocante ; on y entendait un perpétuel tapage de portes ouvertes et fermées, et le bruit des voix et des pas y retentissait constamment (Chap. 41) [...]*

*“Là se montraient un grand nombre de débiteurs, en mouvement ou en repos dans toutes les attitudes possibles d'une inquiète fainéantise. La plupart attendaient le moment de comparaître devant la cour des insolubles ; les autres étaient renvoyés en prison pour un certain temps, qu'ils s'efforçaient de passer de leur mieux. Quelques-uns avaient l'air misérable, d'autres ne manquaient point de recherche ; le plus grand nombre étaient crasseux ; le petit nombre moins malpropres. Mais tous en flânant, en se traînant, en baguenaudant, semblaient y mettre aussi peu d'intérêt, aussi peu d'animation, que les animaux qui vont et viennent derrière les barreaux d'une ménagerie. [...] Des femmes malpropres passaient et repassaient avec des savates pour se rendre à la cuisine, qui était*

*dans un coin de la cour. Dans un autre coin, des enfants criaient, jouaient, et se battaient. Le fracas des quilles et les cris des joueurs se mêlaient perpétuellement à ces mille bruits divers ; tout était mouvement et tumulte. [...] C'était la même malpropreté, le même tumulte, le même remue-ménage, les mêmes symptômes caractéristiques dans tous les coins, dans les meilleurs comme dans les pires. Il y avait partout quelque chose de turbulent et d'inquiet, et l'on voyait toutes sortes de gens se rassembler et se séparer, comme on voit passer des ombres dans les rêves d'une nuit agitée" (Chap. 45).*

La sympathie et la compassion de Dickens envers les démunis n'est toutefois pas dépourvue de nuances. Il ne suffit pas d'être pauvre pour être honnête. S'il montre de la pitié envers ceux qui, malgré leurs efforts, sont tombés dans la misère, Dickens fustige ceux qui, comme son père, ont provoqué leur déchéance par un comportement irresponsable et moralement répréhensible<sup>8</sup>. Sa critique envers la société anglaise du 19<sup>e</sup> siècle est certes acerbe, mais il ne considère pas moins que la bonté voire la méchanceté ne sont pas forcément le produit des conditions sociales. Ceux qui commettent des crimes doivent en répondre. Les héros de Dickens – la petite Dorrit, Arthur Clennam en sont des exemples – sont des personnes qui réussissent à garder leur innocence et leur croyance dans les êtres humains malgré des conditions de vie défavorables et les malheurs qu'ils subissent. Certes, la société ressemble à une prison et la prison reproduit le modèle d'une société fondamentalement injuste. Mais l'une et l'autre offrent, selon Dickens, assez d'espaces de liberté pour des personnes qui grâce à leur rectitude et à leur naïveté remettent en question la pertinence des contraintes sociales et les transforment.

## **2. Léon Tolstoï: La version tragique**

Auteur de chefs-d'œuvre de la littérature mondiale comme « Guerre et Paix », « Anna Karenina », « La sonate de Kreutzer », Léon Tolstoï (1828 – 1910) a été persécuté,

---

<sup>8</sup> Voir aussi le texte de Dickens qui décrit ses impressions lors d'une visite de la prison de Newgate (Charles Dickens, A Visit to Newgate, in: Sketches by Boz, Penguin Classics, 1995, Chap. 25)

calomnié, surveillé par la police à cause de ses prises de position politiques et de sa vision pas tout à fait orthodoxe de la religion. Il n'a toutefois jamais été incarcéré, les autorités craignant les protestations que l'arrestation d'un homme de sa réputation aurait suscitées en Russie et ailleurs dans le monde. Bien qu'issu d'une famille appartenant à la noblesse, Tolstoï a toujours été proche des paysans, dont il connaissait la vie de misère, et n'a jamais hésité à prendre position en faveur des personnes poursuivies par la police du czar et à rendre régulièrement visite aux détenus. Il savait donc dans quelles conditions vivaient les prisonniers dans son pays<sup>9</sup>.

« Résurrection »<sup>10</sup>, le dernier grand roman de l'écrivain russe, a été publié en 1899, époque à laquelle Tolstoï, déchiré par ses contradictions et les conflits à l'intérieur de sa famille, rêvait de se soustraire à toute contrainte sociale, voire de retrouver sa sérénité dans le dépouillement et le calme d'un couvent ou d'une prison. Ce roman, aux nombreuses références autobiographiques, raconte l'histoire d'une conversion. Nekhlioudov, riche propriétaire foncier et membre de la noblesse, décide de tourner le dos à la société lorsqu'il apprend que Ljubka Maslova, une jeune fille qu'il avait séduite et abandonnée à son sort, a été injustement soupçonnée de meurtre et condamnée à la déportation en Sibérie. Las des conventions sociales dont il se sent prisonnier, tourmenté par des sentiments de culpabilité, Nekhlioudov se décide à partager avec Maslova son chemin de croix, en découvrant ainsi un monde qui lui était resté inconnu, dont la cruauté apparente n'est pas le fruit de la méchanceté des hommes mais celui de l'arbitraire et de l'exploitation sociale. Après une véritable odyssée à travers l'archipel des prisons russes, il parvient à obtenir la libération de Maslova, mais celle-ci, tombée amoureuse d'un co-détenu, préfère rester en Sibérie et de partager le destin de l'homme qu'elle aime. Les sacrifices de Nekhlioudov n'ont toutefois pas été inutiles. S'il n'a pas pu racheter sa faute de jeunesse en épousant la fille qu'il avait séduite, la confrontation

---

<sup>9</sup> Pour la biographie de Tolstoï, voir l'ouvrage de Henry Troyat, Tolstoï, Paris, Fayard, 1965.

<sup>10</sup> Léon Tolstoï, Résurrection, Paris, Gallimard, 1981. Pour un commentaire de cette œuvre du point de vue d'un détenu, voir A. Sofri, Altri Hotel. Il mondo visto da dentro 1997-2002, Milano, Mondadori, 2002, S. 265ff

avec les souffrances des gens et leur volonté de résistance lui a appris qu'il est malgré tout possible de donner un sens à sa vie.

Dans ce roman, Tolstoï ne cache pas sa révolte contre une justice au service des puissants et manipulée par des bureaucrates. Les criminels, selon Tolstoï, ne sont pas ceux que la justice condamne, mais ceux qui se permettent de juger leurs semblables. Nekhlioudov découvre ainsi au cours de ses pérégrinations que l'amour du prochain, tel que prôné par les Évangiles, ne se manifeste que chez ceux qui réussissent à garder leur dignité malgré les souffrances et les humiliations infligées par l'incarcération.

Les convergences entre le discours de Tolstoï et celui de Dickens, que nous avons présenté dans le paragraphe précédent, sont indéniables<sup>11</sup>. Dans les deux romans (« Little Dorritt » et « Résurrection ») ce sont des jeunes femmes issues de milieux défavorisés qui amènent des représentants des classes aisées (Clennam et Nekhlioudov) à prendre conscience des contradictions inhérentes aux rapports sociaux et à découvrir l'humanité des démunis. Le parcours qui conduit à cette prise de conscience présente également beaucoup de similitudes : l'innocence naïve des protagonistes, l'éloignement progressif des conventions sociales, la recherche de sincérité et d'authenticité, la critique acerbe adressée aux privilégiés et aux représentants de l'état. Chez les deux auteurs, la confrontation avec la prison est utilisée comme une clé donnant accès à la vérité et à la bonté des êtres humains : chez Dickens au moyen d'une parodie des conditions de détention dans la prison de Marshalsea, chez Tolstoï par une description impitoyable des conditions de détention dans les geôles de la Russie tsariste. Il faut toutefois souligner que les critiques formulées par ces deux écrivains envers la société de l'époque n'aboutit pas à une exhortation à la violence révolutionnaire. Loin de prôner des mouvements de révolte collectifs, Dickens et Tolstoï font l'éloge de la responsabilité individuelle et du retour à un mode de vie basé sur la simplicité et l'amour du prochain. Ce n'est pas la société qui est coupable, mais bien les hommes qui font la société.

---

<sup>11</sup> Il semble que Tolstoï, grand admirateur de Dickens, ait rendu visite à l'écrivain anglais lors d'un voyage à Londres. Selon Troyat, Tolstoï aurait assisté à une conférence de Dickens sur l'éducation des enfants.



Il n'est donc pas étonnant que « Résurrection » constitue un récit sur la complexité des relations entre l'individu et la société, le cheminement de Nekhlioulov servant à mettre en exergue les difficultés d'individus qui, à la recherche d'authenticité, essayent de résister aux contraintes sociales qui les pervertissent et au pouvoir qui les exploite<sup>12</sup>. Lecteur assidu de Rousseau, Tolstoï épouse la thèse du philosophe français, selon lequel l'être humain, fondamentalement bon, devient corrompu dès qu'il vit en société. Et c'est sur cette thèse que s'ouvre le roman :

*“Tout était en liesse: plantes, oiseaux, insectes, enfants. Mais les hommes, les grands, les adultes, ne cessaient de se tromper et de se tourmenter les uns les autres. Ce qu'ils considéraient comme important, ce n'était ni cette matinée de printemps, ni cette beauté de l'univers [...]. Non, pour eux, ce qui était important et sacré, c'était ce qu'ils avaient eux-mêmes imaginé pour dominer leur prochain ” (Tome I, chap. 1, p. 50).*

La conception de l'homme qui se dégage de ce passage, fournit le fondement anthropologique à tout le roman. Au-delà des généralisations qu'impose la narration, Tolstoï voit dans l'opposition entre nature et culture non seulement une malédiction, mais aussi une chance. S'il est vrai que la méchanceté des hommes est issue de la vie en société, rien n'empêche l'individu de renverser ce rapport en sa faveur et de retrouver dans sa nature les sources du bien. Tolstoï s'oppose avec véhémence à l'utilisation de termes comme « bon » ou « mauvais » pour catégoriser des êtres humains et à la conception selon laquelle de telles catégories définiraient des qualités permanentes et exclusives de l'individu :

*Un des préjugés les plus connus et les plus répandus est celui qui consiste à croire que chaque homme possède en propre certaines qualités définies : qu'il y a des hommes bons ou mauvais, intelligents ou stupides, énergiques ou apathiques et ainsi de suite. Les hommes ne sont pas faits ainsi. [...] Les hommes sont semblables aux rivières : toutes sont faites du même élément, mais elles sont tantôt étroites, tantôt rapides, tantôt larges ou paisibles,*

---

<sup>12</sup> À souligner que le personnage fictif de Nekhlioulov présente beaucoup de ressemblances avec l'auteur lui-même (voir à ce propos Troyat, 1965).

*claires ou froides, troubles ou tièdes. Et les hommes sont ainsi. Chacun porte en soi le germe de toutes les qualités humaines et manifeste tantôt un côté de sa nature, tantôt l'autre, souvent même, tout en conservant sa nature intime, il apparaît tout différent de ce qu'il est » (Tome I, chap. 59, p. 265-66)*

Mais qu'est-ce qui façonne le lit de la rivière et donne forme à ses méandres ? D'après Tolstoï, deux choses. D'une part, la variété inépuisable et imprévisible des interactions entre les êtres humains et des événements de la vie quotidienne. D'autre part, l'emprise de l'état despotique sur les structures de la société. Si cette dernière contribue à réprimer ce qu'il y a de bien chez les individus, qu'ils soient nantis ou démunis peu importe, la première ouvre des espaces de liberté permettant aux individus soit de se conformer à la pression exercée par la société et de mettre en sourdine leur identité, soit de s'installer dans une lutte continue pour préserver leur authenticité. L'histoire de Nekhlioudov est l'histoire d'une telle lutte.

La métamorphose de Nekhlioudov commence lorsque le hasard lui impose un changement de perspective. Après avoir été le témoin d'une injustice lui rappelant des fautes qu'il avait commises dans le passé, son mode de vie et ses relations sociales, dépouillées de leur naturel, lui apparaissent soudain comme quelque chose d'arbitraire et d'artificiel. Tout d'abord hésitant, ensuite avec détermination, Nekhlioudov s'engage dans un examen critique de ses pensées et de son comportement, à la recherche d'une identité qu'une conformité irréfléchie aux conventions sociales lui a fait perdre :

*« Toute cette effroyable transformation provenait simplement de ce qu'il avait cessé de croire en lui-même et s'était mis à croire aux autres. Il cessa de croire en lui-même parce que vivre en écoutant sa seule conscience lui semblait trop difficile, parce qu'il lui fallait alors résoudre chaque problème dans un sens toujours contraire à cette bestialité sans cesse à la recherche de plaisirs faciles; par contre, s'il vivait comme les autres, il n'y avait plus de problèmes à résoudre, tout était déjà résolu, et résolu dans un sens opposé au moi spirituel, mais à l'entière satisfaction de la bestialité. Bien plus, en agissant selon sa conscience il*

*s'exposait à une critique sévère des hommes ; en suivant leur exemple, il recevait l'approbation de son entourage » (Tome I, chap. 13, p. 99).*

C'est à partir de l'opposition entre le corps et l'esprit que Nekhlioudov développe sa critique d'une société, qui favorise l'animal en l'homme et refoule ses vertus. Mais une telle prise de conscience ne signifie pas pour autant qu'il faut faire le sacrifice de la responsabilité individuelle et se poser en victime. Si la société est le lieu, dans lequel les individus sont corrompus, cette même société est composée de personnes qui, selon des intérêts particuliers, pervertissent ou se laissent pervertir. La haine de Nekhlioudov envers le milieu social dans lequel il évolue se transforme ainsi en haine envers soi-même. L'accusation devient honte, l'accusateur devient le coupable repent, qui voit le reflet de sa propre cruauté et de sa bassesse dans les comportements des personnes de son entourage. À travers le discours de Nekhlioudov, Tolstoï voit dans les êtres humains non des victimes, mais des coupables. Tous sont des criminels en puissance : certains passent leur vie en prison, d'autres dans des palais somptueux et dans le luxe :

*« Et pourtant, au fond de son âme, il se rendait compte de toute la cruauté, de l'ignominie, de la bassesse, non seulement de cette faute particulière, mais de toute cette vie oisive, dégradante, cruelle, pleine de fatuité, qu'il menait depuis douze ans. Et l'horrible voile qui par miracle lui avait masqué pendant toute cette longue période son crime et la vie qu'il avait menée, commençait à se soulever maintenant, lui permettant d'entrevoir ce qu'il lui avait caché » (Tome I, chap. 22, p. 133).*

*« Cette aversion qu'il éprouvait déjà depuis quelque temps pour le monde [...] il comprit soudain qu'elle n'était que celle qu'il ressentait vis-à-vis de lui-même » (Tome I, chap. 28, p. 161).*

Paradoxalement, l'intériorisation individuelle de la culpabilité radicalise la critique que Tolstoï, par la bouche de Nekhlioudov, adresse à la société. La justice n'est qu'une

farce<sup>13</sup>, l'église une institution au service de la répression<sup>14</sup>, l'état une machine qui tourne à vide, dont la seule fonction consiste à défendre tant bien que mal les intérêts des classes aisées.

Tolstoï, qui connaissait bien les écrits criminologiques et pénologiques de l'époque<sup>15</sup>, consacre beaucoup de place dans « Résurrection » à étayer la thèse, selon laquelle le crime est – directement ou indirectement – un produit de la société, et ceci dans un double sens. D'une part, les rapports d'exploitation engendrent des conditions de vie favorisant les comportements criminels, d'autre part la participation à l'exploitation de l'homme par l'homme est en soi un crime. Mais si, comme l'affirme l'écrivain russe, tout le monde peut être considéré comme un délinquant, alors tout jugement d'un homme par un homme devient impossible, toute condamnation une injustice, s'il est vrai que ne sont sanctionnés que les crimes des opprimés et qu'une partie infime seulement de tous les crimes commis donnent lieu à une condamnation. À l'arbitraire des jugements s'ajoute le fait que la peine privative de la liberté est inutile, inefficace et en plus coûteuse :

*« Il est certain que ce n'est pas un criminel de profession, mais un homme comme les autres et qui en est arrivé là seulement parce qu'il s'est trouvé placé dans les circonstances qui engendrent des individus semblables. Aussi est-il clair que, pour éliminer de tels êtres, on doit s'efforcer de supprimer les circonstances qui leur donnent naissance. Or, que faisons nous ? Nous nous saisissons au hasard d'un de ces malheureux, en sachant fort bien que des milliers d'autres restent en liberté. Nous les jetons en prison, où ils sont contraints soit*

---

<sup>13</sup> Voir à ce propos les premiers 25 chapitres du Tome I.

<sup>14</sup> Voir Tome I, chap. 39 et 40, dans lesquels il est question d'une messe célébrée à l'intérieur de la prison. À comparer avec la nouvelle de Chester Himes « Prison Mass » (The Collected Stories, New York, 1990, S. 147-192) et aussi avec « Begegnung » de Friedrich Glauser.

<sup>15</sup> Le jugement que porte Tolstoï sur les écrits criminologiques de l'époque n'est pas très flatteur, comme on peut lire dans Tome II, chap. 30 : « Espérant trouver la réponse dans les livres, il avait acheté tout ce qui s'était publié sur la question. Il s'était procuré des ouvrages de Lombroso, Garofalo, Ferri, List, Maudsley, Tarde et les lisait attentivement. Mais sa déception grandissait à mesure qu'il lisait. [...] La science répondait sur mille problèmes divers, subtils et savants, relatifs au droit criminel, et restait muette sur le point où il demandait une réponse » (p. 401).

*à une oisiveté totale, soit à un travail malsain et stupide en compagnie de gens comme eux affaiblis et brisés par la vie. Puis, mêlés aux plus dépravés criminels, nous les déportons aux frais de l'État, du gouvernement de Moscou dans celui d'Irkoutsk » (Tome I, chap. 34, p. 184-85).*

La prison ne remplit selon Tolstoï qu'une seule fonction, consistant à garantir aux nantis de vivre tranquillement, à l'abri de fauteurs de troubles de toutes sortes :

*« Faisant dans son esprit le tour de tous ces gens qui étaient soumis à l'action d'institutions chargées de redresser la justice [...] Nekhlioudov comprit avec une étonnante clarté que tous ces êtres avaient été saisis, emprisonnés ou déportés, non pas parcequ'ils transgressaient la justice ou violaient la loi, mais seulement parce qu'ils gênaient les fonctionnaires et les riches, dans la jouissance de leur richesse, accumulée en dépouillant le peuple » (Tome II, chap. 27, p. 387)<sup>16</sup>.*

Les prisons que Tolstoï décrit dans son roman sont tout d'abord présentées comme un véritable enfer. Leur aménagement, les conditions de vie des prisonniers, leur effet sur les détenus, la violence entre détenus, les conflits entre détenus et gardiens : vus de l'extérieur, il apparaît clairement que les pénitenciers et les bagnes de la Russie tsariste soumettaient les prisonniers à un régime indigne d'un être humain. Le ton change toutefois, lorsque Tolstoï porte son regard sur les détenus et leur donne la parole. Par les conversations que Nekhlioudov mène avec les prisonniers, par les réflexions que ces conversations suscitent en lui, nous assistons à un changement de perspective se manifestant tout d'abord par ce renversement dans la perception des rapports entre « dedans » et « dehors », que nous avons déjà rencontré chez Dickens et que nous allons voir chez Dostoïevski. Ceci revient à reconnaître que les gens vivant à l'extérieur des murs de la prison ne sont pas forcément mieux lotis que les prisonniers :

---

<sup>16</sup> À propos de la critique du système pénitentiaire, voir en particulier Tome II, chap. 33 et Tome III, chap. 19.

*« Le peuple se meurt ; il est habitué à sa lente agonie ; en lui se sont formés les pogromes de son extinction : dépérissement des enfants, travail exagéré des femmes, insuffisance de la nourriture pour tous et surtout pour les vieillards. Et ainsi, insensiblement, le peuple arrive à une situation dont il ne perçoit pas l'horreur et dont il ne se plaint pas, et nous même finissons par considérer cet état comme normal et dans l'ordre des choses » (Tome II, chap. 6, p. 294).*

Étant donné que ceux qui se refusent de mourir et s'opposent à ce destin finissent un jour ou l'autre en prison, Tolstoï en conclut par une autre inversion de perspective que les honnêtes gens, comme l'avait déjà affirmé l'écrivain américain Thoreau, se trouvent en dedans et non en dehors :

*« [Nekhlioudov] s'était fait à l'idée du voyage en Sibérie, de la vie parmi les déportés et les forçats, et il avait peine à se représenter comment il eût pu organiser sa vie et celle de Maslova si elle avait été acquittée. Il se rappelait une phrase de l'écrivain américain Thoreau, qui disait que, dans un pays où l'esclavage est protégé et défendu par les lois, le seul endroit qui convienne à un honnête homme est la prison. C'était également l'opinion de Nekhlioudov après son voyage à Petersbourg et tout ce qu'il y avait appris. [...] Et même il éprouva ce sentiment dès qu'il s'approcha de la prison et qu'il pénétra dans son enceinte » (Tome II, chap. 29, p. 392).<sup>17</sup>*

Lorsqu'il est question d'honnêtes gens, Tolstoï se réfère plus particulièrement aux prisonniers politiques, ceux donc qui sont prêts à affronter la torture et la mort pour rester fidèles à leurs idéaux. Ce n'est que par leur présence que la prison, un enfer lorsque le regard vient de l'extérieur, devient un lieu privilégié, dispensant aux personnes qui l'habitent, ou tout au moins à certaines d'entre elles, le calme et la sagesse. Ce sont ces prisonniers qui contribuent à transformer et à rendre vivable l'emprisonnement, indépendamment des conditions de vie qui y règnent, en faisant participer les autres prisonniers à la liberté d'esprit qu'ils ont amené en prison. Lorsque

---

<sup>17</sup> La citation est tirée de H.D. Thoreau, *La désobéissance civile* (paru la première fois en 1849), Paris, Mille et une nuits, 1997.

Katja Maslova est transférée dans l'unité des détenus politiques, elle découvre un monde qui lui était inconnu auparavant et qui lui fait retrouver un sens à sa vie :

*« Après sa vie dépravée des dernières années à la ville, dans le luxe et dans la mollesse, après son séjour de deux mois à la prison au milieu des prisonniers de droit commun, son existence actuelle au milieu des politiques, en dépit de ses conditions pénibles, semblait à Katioucha très agréable. [...] Le contact de ses nouveaux camarades lui avaient révélé dans la vie des raisons d'être dont elle n'avait aucune notion auparavant. Des gens comme ceux avec lesquels elle cheminait maintenant, non seulement elle n'en avait connus, mais elle n'en avait pas soupçonné l'existence » (Tome III, chap. 3, p. 461).*

Les prisonniers politiques, dont Tolstoï fait le portrait, ne remercient pas Dieu, comme le fera plus tard Soljenitsyne<sup>18</sup>, d'être enfermés, mais voient dans leur situation une confirmation de leur résistance au pouvoir, ceci d'autant plus que les privations dont ils ont à souffrir ne sont pas comparables à celles qui accablent le peuple au delà des murs. La vraie prison, elle est dehors, dans une société qui méprise les êtres humains et qui les exploite. Pour les paysans et les travailleurs obligés à bosser toute la journée pour une croûte de pain, afin qu'une minorité puisse se vautrer dans le luxe et les plaisirs, il n'y a aucun répit. En prison, par contre, on peut se reposer :

*« Dans la prison où je fus enfermé, racontait [un prisonnier], le régime n'était pas particulièrement sévère : non seulement nous communiquions entre nous par des coups frappés sur les murs, mais nous allions par les couloirs, nous bavardions et nous partageons nos provisions, notre tabac. Et même, le soir, en chœur, nous chantions. S'il n'y avait pas eu ma mère – elle en souffrait beaucoup et se minait – je me serais trouvé fort bien en prison » (Tome III, chap. 6, p. 471).*

---

<sup>18</sup> Soljenitsyne, en faisant le bilan de ses 17 ans d'emprisonnement, écrit : *« Sois bénite, ma prison! »* (Archipel Gulag, Bd. 2, S. 561) et ajoute: *« Léon Tolstoï avait raison de souhaiter la prison. À un certain moment de sa vie, ce génie a commencé à dessécher. Il avait besoin de la prison, comme la sécheresse de la pluie. Il est probable que Solchenizyn se réfère à cette phrase de Tolstoï : « How I should like to be put into prison, a real prison, good and stinking! I see that I don't deserve such honor »* (Alexandra Tolstoï, The Tragedy of Tolstoï, London, 1933). Dans une lettre à un ami il écrit: *« Indeed, nothing could have satisfied me as fully or given me as much happiness as to be put in prison: a good, proper prison that stinks, where people suffer from cold and hunger »* (Tiré de H. Troyat S. 642).

*« Et pourquoi ne pas le supporter ? Que de fois n'ai-je pas été heureux, tout bonnement, de me voir enfermer ! [...] En liberté, on a peur de tout : de se faire prendre, de faire prendre les autres, de compromettre la cause, mais, dès qu'on est arrêté, finies les responsabilités ! On peut se reposer. On n'a plus qu'à rester assis et à fumer » (Tome III, chap. 18, p. 508).<sup>19</sup>*

*« Pour de vrais révolutionnaires, c'est un repos, un calmant. À celui qui vit dans l'illégalité, l'existence est une perpétuelle alerte, pleine de privations, remplie de crainte pour lui-même, pour ses camarades, pour la cause. Une fois pris, tout est fini, plus de responsabilité : tiens-toi tranquille et repose-toi. Certains m'ont avoué qu'ils éprouvaient une véritable joie lorsqu'ils étaient pris » (Tome II, chap. 26, p. 381).<sup>20</sup>*

Mais la prison n'est pas qu'une île de paix. Elle nous enseigne également dans quelle mesure des êtres humains sont capables, dans certaines circonstances, d'infliger des souffrances à autrui, et même de tuer d'autres êtres humains pour des broutilles. Les critiques formulées par Tolstoï vont bien au-delà d'une critique aux institutions et aux classes dominantes pour toucher les individus responsables des premières et les personnes dont les deuxièmes sont constituées. Si la société ressemble à une prison, ce n'est pas seulement parce qu'elle exploite le peuple, mais aussi et surtout parce qu'il existe des personnes qui se prêtent au jeu, qui jugent autrui et font souffrir leur prochain sans ressentir aucun sentiment de culpabilité. Les vrais criminels, c'est eux. La question est de savoir comment cela est possible. La réponse de Tolstoï est intéressante dans la mesure où elle anticipe ce que Hannah Arendt appellera, dans son livre sur Eichmann, la « banalité du mal »<sup>21</sup>. Se débarrasser de sa responsabilité et de sa culpabilité n'est

---

<sup>19</sup> À propos des sentiments des prisonniers politiques lors de l'arrestation, voir aussi Soljenitsyne: « Parfois le premier sentiment de ceux qui se font arrêter un sentiment de soulagement, oui, presque de la joie » (Archipel Gulag, Bd. 1, S. 25)

<sup>20</sup> À comparer avec les considérations du jeune Rostov dans « Guerre et paix » lorsque celui-ci retourne à l'armée après son congé: « Privé de liberté, enfermé dans un cadre rigide et étroit, il éprouva le même apaisement, le même réconfort et la même certitude d'être chez lui à sa place, qu'il ressentait sous le toit familial. Cette incohérence de la vie libre, où il ne trouvait pas sa place et se trompait dans ses choix, n'existait plus ici » (Livre II, 2ème partie, chap. 15, p. 645)

<sup>21</sup> Voir Hannah Arendt, Eichmann à Jérusalem, Paris, Gallimard, 1997.



possible que là où la bureaucratie étatique décompose les comportements qui portent préjudice à quelqu'un en une myriade de composantes. Une fois séparées de l'objectif qui leur donne un sens, ces actions partielles apparaissent banales et sans conséquence aucune et donc, mesurées à l'aune de l'univers bureaucratique, légitimes. Tolstoï nous en fournit un exemple dans l'épisode d'un prisonnier qui, épuisé par les fatigues d'une longue marche, par la chaleur, et par les coups de bâton, se meurt au bord du chemin :

*« Et ce qu'il y a de plus terrible, c'est qu'on l'a tué et que personne ne sait qui l'a tué. Et cependant ils l'ont tué. On l'a emmené comme tous les autres sur l'ordre de Maslennikov. Celui-ci a sans doute donné ses ordres habituels, a signé de son paraphe stupide sur un papier à en-tête, et évidemment il ne se juge responsable en aucune façon. Encore moins doit se juger coupable le médecin de la prison qui a examiné les détenus. Il a rempli ponctuellement son obligation. Il a séparé les faibles et il ne pouvait normalement prévoir ni cette chaleur torride, ni qu'on les conduirait si tard et en une telle foule. Le directeur ? Mais le directeur n'a fait qu'exécuter l'ordre lui enjoignant d'expédier un nombre déterminé de forçats, de détenus, d'hommes et de femmes. Il ne peut pas être responsable non plus l'officier d'escorte, dont l'obligation consistait à prendre en consigne, en un lieu déterminé, un certain effectif, et à passer en consigne le même effectif. Il a convoyé comme d'habitude et comme il se doit et il ne pouvait pas imaginer que des individus aussi vigoureux que ceux qu'il avait vus ne résisteraient pas et mourraient. Personne n'est coupable et cependant des hommes ont été tués et tués par ces gens mêmes qui sont innocents de leur mort » (Tome II, chap. 40, p. 442).*

Pour Nekhlioudov, le voyage initiatique à travers les prisons de Sibérie signifie tout d'abord une meilleure connaissance de soi et de la société dans laquelle il vit. Il a également réussi à se détacher d'une vision du monde qui l'empêchait d'être lui-même. Il manque toutefois quelque chose à son bonheur et ne peut s'empêcher de penser que sa mission a échoué. Son sentiment de culpabilité vis-à-vis de Katja Maslova, qui a décliné sa proposition de mariage, est toujours présent, la vie de Nekhlioudov n'a pas plus de sens qu'auparavant. Ce qu'il a appris pendant ses pérégrinations, la redécouverte de la

---

religion et des principes de l'Évangile<sup>22</sup> ne l'amènent nulle part. Si la Maslova a trouvé dans la déportation et les camps de travail une raison de vivre, Nekhlioudov est condamné à vivre dans la prison qu'est la société, sans savoir pourquoi. Un sentiment qui n'a jamais quitté Tolstoï pendant toute sa vie et auquel il a essayé d'échapper, dans une dramatique tentative d'évasion, en quittant sa famille et en mourant, seul, dans une petite gare de la Russie méridionale.

### *3. Le roi est nu*

Bien que Dickens et Tolstoï, issus de milieux différents, ont eu des expériences de vie différentes, leur discours présente plusieurs points de convergence. Il est possible, nous disent-ils, de donner un sens à la vie, il est impossible de le faire, sans passer par la souffrance. Leurs écrits, non dépourvus de contradictions, mettent à l'avant-scène des êtres humains qui réussissent à garder leur dignité malgré les coups du destin qui les frappe. Le regard de ces personnages, dans sa naïveté et son innocence, nous donne accès à une réalité sociale qui, une fois dépouillée de l'arbitraire de ses conventions et de tout ce qui semble aller de soi, se montre telle qu'elle est : le roi est nu. En adoptant la perspective de gens « simples », Dickens et Tolstoï brossent le portrait d'un pouvoir étatique qui apparaît à leurs yeux comme une machine autosuffisante et tournant en rond, au service d'intérêts particuliers et non du bien-être de la population dans son ensemble.

Si les deux auteurs sont de l'avis que la société dans laquelle ils vivent ressemble à une prison, l'un et l'autre attribuent à la privation de la liberté des significations quelque peu différentes. Pour Dickens, la prison est à l'image de ce qui se passe à l'extérieur, elle est aussi bonne ou mauvaise que les personnes qui y sont enfermées. La critique de la prison n'est pas, chez l'écrivain anglais, une critique fondamentale, remettant en

---

<sup>22</sup> Les derniers chapitres de « Résurrection », qui prônent un retour aux vérités et à la simplicité de l'Évangile donnent l'impression de quelque chose de rajouté, pour ne pas laisser le lecteur sur un sentiment de échec et d'impuissance. Nous retrouvons d'ailleurs cette même impression en lisant la postface de « Crime et châtement » de Dostoïevski, dans laquelle Raskolnikov, en prison, découvre un sens à la vie grâce à l'Évangile.

question le bien-fondé de la peine privative de la liberté. Il y a, nous dit Dickens, des hommes « méchants » qui méritent sans autre d'être incarcérés. Il en est autrement chez Tolstoï, qui considère la prison comme un symbole de l'arbitraire et de l'inefficacité du pouvoir étatique et qui se refuse de reconnaître à qui que ce soit le droit de juger et de punir. Au même temps qu'il la condamne, Tolstoï découvre dans l'univers carcéral des espaces de liberté qui font défaut à ceux qui vivent à l'extérieur des murs. Si le pouvoir frappe des êtres humains qui s'opposent aux structures sociales existantes et luttent pour une société meilleure, la prison devient aux yeux de Tolstoï un microcosme de liberté morale et spirituelle. Une telle liberté n'est pas seulement le fruit de l'enfermement en tant que tel, mais aussi et surtout du contact avec les honnêtes gens qu'un état despotique comme la Russie des czars enferme derrière les barreaux. Ce n'est pas le refus de la vie et l'isolement de la cellule qui libèrent l'homme, mais bien le fait de se détacher de conventions et de structures sociales qui font obstacle à son authenticité.

Claudio Besozzi

Novembre 2011